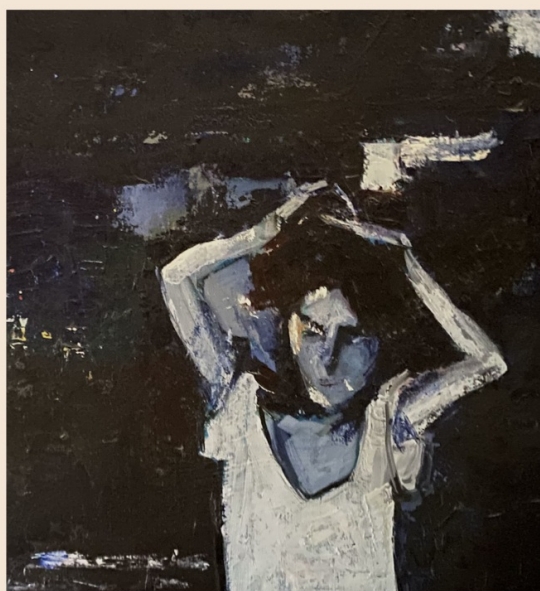


Le rendez-vous de Sainte-Adresse



MIGUEL de FONTENAY

Miguel de Fontenay

Le Rendez-vous de Sainte-Adresse

© Miguel de Fontenay, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0564-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Hippolyte

qui a eu 28 ans le soir où j'ai mis un point final à ce « rendez-vous ».

À Basile, Vladimir et Clarence.

À Beb, sans qui.

« La sombre racine du cri »

Garcia Lorca

« La clarté est tellement un caractère de la vérité que souvent on la prend pour
elle »

Joseph Joubert

Seule la lumière d'un lampadaire éclaire péniblement la pièce où je me tiens assis.

Observateur et circonspect.

Silencieux, n'ayant personne à qui parler.

Il est 3 heures du matin.

L'heure des grandes souffrances, celle où la fièvre monte, où les couloirs sont vides.

L'heure où il ne sert à rien d'appeler, car personne ne viendra.

Celle où les chiens aboient sans savoir, et se taisent, pantelants, dépités.

Le parquet ciré renvoie devant moi des reflets dorés, des reflets de fin de nuit, de la fenêtre qui s'ouvre sur la rue jusqu'à la porte qui donne dans la galerie sourde, celle qui mène à l'office, la cuisine, la salle à manger, l'escalier qui monte à l'étage, vers ma chambre, à mon lit que je n'ai plus défait depuis que guetter celle que j'attends, qui viendra, inévitablement, est devenu mon occupation essentielle.

Le reste de la pièce est dans le noir le plus complet, sur ma gauche, la porte à deux battants qui mène à l'entrée est grande ouverte.

Je ne vois rien, tout est dans l'ombre.

Mais je connais chaque meuble ; le poli de leur bois, la moindre rayure, le moindre défaut dans la marqueterie, leur emplacement précis sur le parquet vieillissant qui ploie et craque sous les pas, les angles morts, chacun des tableaux accrochés, celui qui ne l'est plus et qui a laissé place à un rectangle nu, une trace plus claire sur le papier peint, le clou auquel il était suspendu toujours enfoncé dans le mur, chaque pli du tapis, la soie qui est passée par endroits, les piles de livres, journaux et disques épars sur les rayonnages des deux bibliothèques, les taches d'humidité et de salpêtre au-dessus des plinthes ; chaque moulure au plafond, le lustre à pampilles que je n'ai allumé qu'une fois, le jour où j'ai pris possession des lieux, le marbre fendu de la cheminée. Tout dans cette pièce laisse planer un sentiment d'incertitude. Je n'ai rien déplacé, rien modifié, tout est en l'état, celui dans lequel j'ai trouvé cette maison. Pourquoi l'aurais-je fait ?

Je ne suis que de passage.

Pas de table de travail, pas de chemises cartonnées, de classeurs, de fiches bristol ; pas de verre dans lequel traînerait un sachet de thé desséché ou de vieilles traces de café, pas de vieux pots remplis de crayons, stylos feutres, stylos plumes ; pas de coupe papier, pas de tube de colle ni de rouleau de scotch, pas de règle ni de buvard ; je ne travaille pas : j'attends, spéculer, me préparer à l'inévitable.

Une branche de l'arbre - un aulne, somptueux, le seul arbre de ma rue - qui se dresse entre le lampadaire et la fenêtre, frémit sous l'effet d'un vague courant d'air.

On entend, si l'on tend l'oreille, le grésillement du tube à sodium.

Un éclat de lumière orangée jaillit et se brise contre le verre de la vitrine qui se situe dans le coin, au fond du salon, sur ma droite.

Une vitrine aux verres bombés qui ne renferme rien qui vaille la peine qu'on s'y arrête longuement (au mieux qu'on y prête un peu d'attention en passant).

Des vieilleries, des souvenirs acquis au fil de ses nombreux voyages à l'étranger, souvenirs d'une autre époque, de celle que mon prédécesseur dans cette maison avait dû traverser en amateur aux goûts éclectiques.

C'était un dilettante éclairé, à n'en pas douter.

Des souvenirs de voyages, des pièces en argent sans grande valeur, quelques turqueries et d'autres, moins marquées, plus banales, qu'il avait dû rapporter de ses nombreux déplacements vers des contrées exotiques, et qui, ainsi rassemblées, témoignent de la nostalgie des pays qu'il avait visités, de rencontres, de regrets, qui sait ? De n'avoir pas ; d'un goût prononcé pour les objets.

Plus que pour les hommes, c'est probable. Un sage.

Par endroits je distingue sur une lame de parquet des traces de poussière qui ont échappé à ma vigilance, je tiens cette maison le mieux possible, je n'aime ni la saleté ni le désordre, je ne suis pas maniaque, j'ai juste peur de la pente, celle de la négligence, celle qui mène au découragement, à la déglutisse.

Je suis seul à y vivre et personne n'y est jamais entré depuis que je l'habite.

La société ne me manque pas - même si, je dois l'admettre, il fut un temps pas

si lointain, où j'avais la réputation d'être un homme de salons, un assidu de la conversation et des belles péroraisons.

Depuis quelques jours (ou bien est-ce quelques semaines ? Je crois que je perds la notion du temps qui passe), je me prends à déambuler de pièce en pièce, comme à la recherche des fantômes de leurs derniers occupants.

Insomniaque chronique, il m'arrive de m'assoupir mais jamais bien longtemps.

Presque toujours consciemment, je surveille la nuit.

Un peu comme un navigateur solitaire au milieu de l'océan, ou un gardien de phare.

On ne sait jamais ce qui se promène dans nos nuits.

Plus jeune, j'aimais dormir, il me fallait mes sept heures de sommeil, sans quoi je n'étais bon à rien pendant la journée. C'est une habitude qui m'a abandonné du jour - une nuit, pour être plus exact - où je l'ai laissée filer. Elle.

Je suis à l'affût.

L'immobilité, le silence, respirer les moindres ondulations de l'air autour de soi, on ne sait pas d'où viendra le premier mouvement de l'intrus, les repères s'échappent, le temps se distend, je suis très fort à cet exercice, c'est mon père qui m'a appris à me fixer dans une position que je puisse tenir plusieurs heures, éviter l'engourdissement, sans éprouver trop de douleur, ou seulement une douleur supportable, de celles que l'on peut raisonner, de celles que l'on peut apprivoiser de telle sorte qu'elle n'entrave pas la pratique du guet, l'enjeu de l'affût est tellement plus important, vital par nature pour la sentinelle.

Je suis affalé dans mon fauteuil, toujours le même, celui sur lequel j'ai jeté mon dévolu dès le premier jour, je m'y enfonce comme un bon vieux chat, les deux bras sur des accoudoirs rembourrés, les coussins de velours cramoisi, un peu râpés, un peu noircis sur le devant par l'usure du temps et des frottements sur le tissu, les coussins épousent parfaitement la forme de mon dos et de mes fesses, le corps détendu, les jambes étirées.

Je suis habillé comme en plein jour. Je n'aime pas être négligé. Je suis l'unique témoin de mes élégances, mais tout de même. La seule idée de laisser les heures

filer en pyjama me révolse, quand bien même il n'y aurait personne pour me juger, je porte costume et cravate. Ma chemise est blanche et repassée. Je les choisis cintrées mais suffisamment amples pour ne pas me sentir oppressé. Le col est impeccable. En revanche je n'ai pas de chaussures lorsque je veille. Je ne vois pas de justification valable à me contraindre les pieds, me comprimer les orteils nuitamment. Et je refuse par principe le port de chaussons. Je suis encore bel homme, si l'on se borne à regarder mon visage. Le reste de mon corps est discutable.

Cela fait des mois que je suis reclus entre ces murs.

Soldat immobile et invisible, j'ai choisi d'attendre.

Car je sais qu'elle viendra.

Il y eut le rendez-vous de Sainte-Adresse. On m'a tout raconté.

Il ne s'agira pas d'une vengeance, d'un règlement de compte.

Non, ce qu'elle viendra chercher, c'est son dû.

Ce qu'elle doit à sa fille.

Une vie, et ça n'est pas si cher payé au fond, je ne vois d'ailleurs pas ce que je pourrais lui offrir d'autre, même si je tiens à la vie et n'ai aucune tendance suicidaire, une inclination qu'il m'est certes arrivé de considérer, mais seulement par affectation intellectuelle. Ou par excès de vanité.

En fuite depuis des années.

J'ai laissé mon identité au vestiaire.

Personne dans la ville ne me connaît. J'ai choisi cette ville car j'ai appris qu'elle y a vécu. Sans pour autant savoir combien de temps, des mois ? Des années ? Lesquelles ? Je n'ai pas cherché à savoir, à quoi bon ? Je n'ai pas donné mon nom, ni à mon propriétaire, ni à l'agence immobilière qui m'a trouvé ce logement, seule l'employée de mairie le connaît, le jour de mon arrivée il m'a échappé, alors que je lui demandai la procédure à suivre pour en changer, ce qui s'est d'ailleurs avéré si compliqué que j'ai laissé tomber et me suis débrouillé par moi-même. J'ai regretté cette initiative administrative sans importance puis je l'ai oubliée.

Je n'entretiens pas de relation avec mes voisins. Pas un n'a retenu mon attention ; eux, ils ne m'ont pas seulement calculé.

C'est un quartier effacé, celui où je réside ; sur les trottoirs, pas un passant, un quartier où l'architecture des maisons anciennes et des pavillons plus récents est inclassable (de ceux où les fleurs aux balcons sont rares, les grilles fermées sur des allées de gravier bien entretenues, les boîtes aux lettres vides pour la plupart).

Je ne veux pas qu'il soit si facile de me pister et de me trouver.

Je ne suis pas un gibier qu'on lève.

Je mérite qu'elle se donne un peu de mal.

C'est à elle de relier hier à aujourd'hui. Ou à demain. C'est selon.

Il se met à pleuvoir.

J'entends les premières gouttes s'écraser dans la gouttière, en haut de la façade, c'est toujours la même histoire avec la pluie, la nuit, on ne la voit pas venir et tout à coup, un ploc, un deuxième ploc, un autre et puis ça se précipite.

Il pleut. Une pluie noire. C'est très rapidement le déluge.

Rien à voir avec le froissement feutré d'une pluie de printemps, compagne apaisante des lectures au coin du feu.

S'il y avait un bruit quelconque dans la maison, la pluie le couvrirait.

Mais de bruit, il n'y en a pas le moindre, si ce n'est celui de ma respiration.

Seul le déluge constitue l'espace sonore et sature le champ acoustique.

C'est de ces impondérables qu'il faut prendre en considération lorsque l'on pratique l'art de l'affut.

Le temps uniforme de l'affut.

Des filets d'eau commencent à couler sur la vitre et brouillent les lumières de l'éclairage extérieur.

Je vois sur le bois du parquet des miroitements en mouvement.

Je devine l'odeur du dehors, de bitume mouillé après la chaleur de l'été,